Une histoire populaire de la France

Gérard Noiriel
Agone, septembre 2018
832 pages, 28 €

A l'image de *L'Histoire populaire des Etats-Unis* d'Howard Zinn (1980), Gérard Noiriel propose, chez un éditeur à signaler par l'originalité de son catalogue, une *Histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours.* Un ouvrage qui en impose et s'impose. En 832 pages, l'un des meilleurs spécialistes des mouvements sociaux nous livre le fruit d'une existence vouée à la recherche et à sa diffusion, mais aussi à des combats, notamment pour la reconnaissance de la fonction sociale de l'historien.

Il s'agit, par une démarche socio-historique englobante et sur la longue durée, de faire parler les vaincus et tous les délaissés – bref, la « France d'en bas », comme disait l'autre –, du chapitre 1, avec la mise en place de l'Etat monarchique au temps de Jeanne d'Arc, à la conclusion sur notre démocratie, si peu représentative (« De quoi Emmanuel Macron est-il le nom ? »). Ce grand connaisseur du monde ouvrier, de l'immigration et de la question nationale convoque donc tous les oubliés ou méconnus de l'Histoire, les esclaves, les indigènes, les pauvres, les femmes.

Autant de points aveugles de l'historiographie ? Non, comme nombre d'ouvrages le montrent, et cela depuis longtemps. De fait, G. Noiriel n'entend pas faire une autre histoire populaire, mais une nouvelle. C'est pourquoi il n'exhume pas le point de vue des « dominés », mais procède à une analyse de la domination « *entendue comme l'ensemble des relations de pouvoir qui lient les hommes entre eux* », le mot « *pouvoir* » étant compris comme lien d'assujettissement. D'où l'attention portée sur les structures – Marx et Bourdieu ne sont pas loin, Elias est là – et les ruptures (insurrections, révolutions, conflagrations, collaboration, dépressions, migrations) et le recours aux travaux les plus récents de la discipline.

On aura saisi que l'un des risques était de désincarner l'étude – quid des vies collectives et individuelles ? L'approche par les luttes permet d'éviter ce biais, en passant des forts aux faibles, des structures aux peuples, avec toutes leurs mutations. On évolue ainsi des rois aux courtisans, des seigneurs aux paysans, des intellectuels aux travailleurs, des nationaux aux étrangers, avec, en surplomb, le prisme de thématiques – la citoyenneté et les droits –, chères aux lecteurs d'*H&L*, lecteurs que G. Noiriel veut rendre « étrangers *à eux-mêmes, car c'est le meilleur moyen de ne pas se laisser enfermer dans des logiques identitaires* ».

Emmanuel Naquet,
coresponsable du groupe
de travail LDH « Mémoires,
histoire, archives »

En attendant les robots

Antonio A. Casilli
Seuil, janvier 2019
400 pages, 24 €

Alors que se multiplient les discours sur le remplacement de tout ou partie du travail humain par l'intelligence artificielle (IA), Antonio A. Casilli renverse la perspective : pour lui, la réalité est que l'intelligence artificielle ne peut pas exister sans travail humain, mais un travail rendu invisible, morcelé, précarisé, sous-payé, quand il n'est pas gratuit : depuis les livreurs à vélo des plateformes de distribution jusqu'aux utilisateurs des réseaux sociaux, nous travaillons tous et créons de la valeur qui est captée par les géants d'Internet. C'est le « *digital labor* », qu'il définit comme « *un mouvement de mise en tâches (tacheronisation) et de mise en données (datafication) des activités productives humaines* ».

Dans son livre, il décrit trois types de travail. Le premier est le plus connu : le « *travail à la demande* », celui des chauffeurs d'Uber ou des coursiers à vélo, ces petits boulots prétendument indépendants mais soumis au contrôle étroit des plateformes. Mais ce que met en lumière Antonio A. Casilli, c'est que ces travailleurs produisent également, en interaction avec leurs clients, des données qui vont être exploitées et revendues par les plateformes. Le deuxième type de travail est le « *microtravail* » : des tâches fractionnées, « *tacheronnisées* », telles que tagguer des photos, trier des messages, identifier des images, modérer des contenus… indispensables pour permettre à « l'intelligence artificielle » de fonctionner et de s'améliorer. Elles sont accomplies par des travailleurs peu ou pas qualifiés, dispersés dans le monde, mis en concurrence entre eux et généralement (mal) payés à la pièce… Ceux-ci sont mis en relation avec des clients qui ont besoin d'eux par des plateformes dont la première, Mechanical Turk, a été créée par Amazon. Le troisième type est le « *travail social en réseau* » : c'est celui que chacun de nous réalise en utilisant les réseaux sociaux, en produisant des textes ou des images, en les commentant, en les notant… Non seulement cette activité, en apparence ludique, génère une masse de données commercialisables, mais elle contribue aussi au fonctionnement de l'IA : elle produit ainsi de la valeur.

Le livre d'Antonio A. Casilli est épais, documenté, précis et rigoureux. Il est parfaitement lisible par un non-spécialiste et – ce qui ajoute à son intérêt – il ne se contente pas de décrire mais, se référant sans cesse à des valeurs, il esquisse des solutions et des alternatives possibles, pour peu que le débat politique s'en empare.

Gérard Aschieri,
rédacteur en chef d'*H&L*